

Ce fut deux ans après la publication de son fameux *Système de la nature*, qui parut sous le pseudonyme de *Mirabaud, secrétaire perpétuel de l'Académie française*, que le baron d'Holbach mit au jour le *Bon Sens* ou *Idees naturelles opposées aux idées surnaturelles*, ouvrage qui n'est guère que la reproduction de celui que nous venons de citer. Le *Bon sens*, auquel est resté attaché le nom de cet incrédule célèbre, Jean Meslier, curé champenois qui, en mourant, s'élevait contre les enseignements du christianisme; le *Bon sens*, qu'on a presque toujours imprimé et présenté comme venant de ce personnage illustré par Voltaire, ce livre fit naître ces légions d'incrédulités que M. Veillot foudroie de tous les traits de son éloquence, ce livre enfin qui, répandu à des millions d'exemplaires parmi les classes populaires, y sema l'incrédulité, n'est autre chose que le *Système de la nature* dépouillé de son appareil abstrait et métaphysique. L'athéisme y parle un langage accessible aux esprits les moins cultivés. Cette doctrine n'avait jamais eu à son service un tel catéchisme; jamais on n'avait enseigné sous une forme moins savante et avec tant de succès l'incrédulité. Le *Bon sens* a contribué plus que tous les ouvrages philosophiques du XVIII^e siècle à vulgariser cette pensée contenue dans deux vers fameux: Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense; Notre crédulité fait toute leur science.

Cette science se nomme *théologie*, y est-il dit, et cette théologie est une insulte au bon sens. Plus loin, l'auteur ajoute: «Les opinions religieuses des hommes de tout pays sont des monuments antiques et durables de l'ignorance, de la crédulité, des terreurs et de la féroce de leurs ancêtres... Le dieu-pain n'est-il pas le fétiche de plusieurs nations chrétiennes, aussi peu raisonnables en ce point que les nations les plus sauvages?... Les nations modernes, à l'instigation de leurs prêtres, ont peut-être même renchéri sur la folie atroce des nations les plus sauvages... Quand on voit des nations policées et savantes, des Anglais, des Français, des Allemands, etc., malgré toutes leurs lumières, continuer à se mettre à genoux devant le dieu barbare des Juifs, etc... O hommes vous n'êtes que des enfants dès qu'il s'agit de religion...» D'Holbach, on le voit, n'y a pas de main morte; mais donnons encore quelques citations, qui feront mieux connaître l'ouvrage dont nous n'avons pas mission de discuter les vues et les tendances, ce qui nous entraînerait beaucoup trop loin; bornons-nous à feuilleter en simple curieux ce livre dont Voltaire a dit avec raison: «Il y a du bon sens dans ce *Bon sens*: mais tout ne me paraît pas bon sens. L'auteur abonde en son sens, et prend quelquefois les cinq sens pour du bon sens; mais en général son *Bon sens* a un grand sens, et ce serait manquer de sens que de ne pas tomber souvent dans son sens.» Voilà ce que dit Voltaire en tête de ses notes sur le *Bon sens*, qui doivent être de juillet 1755, et dans lesquelles il approuve l'auteur quand celui-ci combat la superstition, et le discute quand il attaque la croyance en Dieu. D'Holbach parlant de Dieu écrit ceci:

«Peut-on se dire sincèrement convaincu de l'existence d'un être dont on ignore la nature? Tout ce qu'on a dit jusqu'ici est ou intelligible, ou se trouve parfaitement contradictoire, et, par là même, doit paraître impossible à tout le monde de bon sens.

«Les nations les plus civilisées et les penseurs les plus profonds en sont là-dessus au même point que les nations les plus sauvages et les rustres les plus ignorantes.

«Le théiste nous crie: «Gardez-vous d'adorer le dieu farouche et bizarre de la théologie.»

«Demandez à tout homme du peuple s'il croit en Dieu. Il sera tout surpris que vous en puissiez douter. Demandez-lui ensuite ce qu'il entend par le mot *Dieu*, vous le jetterez dans le plus grand embarras; vous vous apercevrez sur-le-champ qu'il est incapable d'attacher aucune idée réelle à ce mot qu'il répète sans cesse; il vous dira que Dieu est Dieu.

«Dieu a parlé diversement à chaque peuple du globe que nous habitons. L'Indien ne croit pas un mot de ce qu'il a dit au Chinois.

«Il faut à l'homme un Dieu qui s'irrite et qui s'apaise.

«Mais qu'est-ce que Dieu?

(On assure aujourd'hui que, durant cette période, les peuples les plus florissants n'ont pas eu la moindre idée de la divinité, idée que l'on dit pourtant si nécessaire à tous les hommes.)

«Fonder la morale sur un Dieu que chaque homme se peint diversement... c'est évidemment fonder la morale sur le caprice et sur l'imagination des hommes.»

D'Holbach touche ici à un point délicat, qu'il développera bientôt dans son livre le *Système social ou les Principes naturels de la morale et de la politique* (1773), livre qui aura pour but, comme le titre l'indique, de poser les principes et d'établir les règles d'une morale et d'une politique indépendantes de tout système religieux. La morale indépendante, on le voit, n'est donc pas chose aussi nouvelle que paraissent le croire quelques-uns de nos contemporains, pour lesquels cette idée semble une énormité enfantée par quelques cerveaux brûlés de notre temps, tandis qu'elle est renouvelée... de D'Holbach.

Après Dieu, le *Bon sens* s'attaque à la religion et à ses ministres.

«La religion du Christ suppose, soit des défauts dans la loi que Dieu lui-même avait donnée par Moïse, soit de l'impuissance ou de la malice dans ce Dieu.

«Comment croire que des missionnaires protégés par un Dieu et revêtus de sa puissance divine, jouissant du droit des miracles, n'aient pu opérer le miracle si simple de se soustraire à la cruauté de leurs persécuteurs?

«Un Dieu bon ne permettrait pas que des hommes chargés d'annoncer ses volontés fussent maltraités.

«Un missionnaire veut tenter fortune... tels sont les vrais motifs qui allument le zèle et la charité de tant de prédicateurs.

«Le courage d'un martyr enivré de l'idée du paradis n'a rien de plus surnaturel que le courage d'un homme de guerre enivré de l'idée de la gloire ou retenu par la crainte du déshonneur.

«D'ailleurs, comme nous n'avons pour nous conduire en cette vie que notre raison plus ou moins exercée, que notre raison telle qu'elle est, et nos sens tels qu'ils sont... nos docteurs nous disent que nous devons sacrifier notre raison à Dieu.

«Une ignorance profonde, une crédulité sans bornes, une tête très-faible, une imagination emportée, voilà les matériaux avec lesquels se font les dévots, les zélés, les fanatiques et les saints.

«Un plaisant a dit avec raison que la religion véritable n'est jamais que celle qui a pour elle le prince et le bourreau.

«Tout souverain qui se fait le protecteur d'une secte ou d'une faction religieuse se fait communément le tyran des autres sectes; et devient de lui-même le perturbateur le plus cruel du repos de ses États.

«On y voit (chez les nations les plus soumises à la religion) des tyrans orgueilleux, des ministres oppresseurs, des courtisans perfides, des concussionnaires sans nombre.

«Tel homme qui croit très-fortement que Dieu voit tout, sait tout, est présent partout, se permettra, quand il est seul, des actions que jamais il ne ferait en la présence du dernier des mortels.

«On verra presque partout les hommes gouvernés par des tyrans qui ne se servent de la religion que pour abrutir davantage les esclaves qu'ils accablent sous le poids de leurs vices, ou qu'ils sacrifient sans pitié à leurs fatales extravagances.

«Ce fut toujours aux dépens des nations que la paix fut conclue entre les rois et les prêtres; mais ceux-ci conservèrent leurs prétentions, nonobstant tous les traités.

«Le christianisme, rampant d'abord, ne s'est insinué chez les nations sauvages et libres de l'Europe qu'en faisant entrevoir à leurs chefs que ses principes religieux favorisaient le despotisme, et mettaient un pouvoir absolu dans leurs mains.

«Si les ministres de l'Eglise ont souvent permis aux peuples de se révolter pour la cause du ciel, jamais ils ne leur permirent de se révolter pour des maux très-réels ou des violences connues.

«Le ciel n'est ni cruel ni favorable aux vœux des peuples: ce sont leurs chefs orgueilleux qui ont presque toujours un cœur d'airain.

«Un dévot à la tête d'un empire est un des plus grands fléaux que le ciel, dans sa fureur, puisse donner à la terre.

«Le prêtre n'est l'ami du tyran que tant qu'il trouve son compte à la tyrannie.

«Dites à ce prince qu'il ne doit compte de ses actions qu'à Dieu seul, et bientôt il agira comme s'il n'en devait compte à personne... Il reconnaîtra que, pour régner avec gloire, il faut faire de bonnes lois et montrer des vertus, et non pas fonder sa puissance sur des impostures et des chimères.

«Un Dieu qui aurait constamment les qualités d'un honnête homme ou d'un souverain débonnaire ne conviendrait nullement à ses ministres.

«Nul homme n'est un héros pour son valet de chambre. Il n'est pas surprenant qu'un Dieu habillé par ses prêtres, de manière à faire grande peur aux autres, leur en impose rarement à eux-mêmes.

«Persécuteurs infâmes, et vous dévots anthropophages, ne sentirez-vous jamais la folie et l'injustice de votre humeur intolérante.

«Ce Dieu même ne peut être pour nous un modèle bien constant de bonté: s'il est l'auteur de tout, il est également l'auteur du bien et du mal que nous voyons dans le monde.

«On voit dans toutes les parties de notre globe des pénitents, des solitaires, des fakirs, des fanatiques, qui semblent avoir profondément étudié les moyens de se tourmenter en l'honneur d'un être dont tous s'accordent à célébrer la bonté.

«Une morale qui contredit la nature de l'homme n'est point faite pour l'homme.

«La morale ne peut être fondée que sur nos besoins mutuels.

«Soit qu'il existe un Dieu, soit qu'il n'en existe point; soit que Dieu ait parlé, soit qu'il n'ait point parlé, les devoirs moraux seront toujours les mêmes, tant que les hommes auront la nature qui leur est propre, c'est-à-dire tant qu'ils seront des êtres sensibles.

«Ce sont les couleurs noires dont les pré-

tres se servent pour peindre la Divinité, qui révoltent le cœur, forcent à la haine et à la rejeter.

«Est-il donc bien vrai que la religion soit un frein pour le peuple?

«Qu'est-ce que Dieu?... On n'en sait rien.

«Qu'est-ce que créer?... On n'en a nulle idée.

«Qu'est-ce qui engagea cette femme (Ève) à faire une telle sottise?... C'est le diable... Mais qui a créé le diable?... C'est Dieu. Pourquoi Dieu a-t-il créé le diable, destiné à pervertir le genre humain? On n'en sait rien. C'est un mystère caché dans le sein de la Divinité.

«Disons, avec un célèbre moderne, que la théologie est la boîte de Pandore; et s'il est impossible de la réformer, il est au moins utile d'avertir que cette boîte fatale est ouverte. — «Tu nous ôtes l'espérance qu'elle renfermait», s'écrie Voltaire en rapportant cette phrase, par laquelle nous terminerons nos citations.

Le *Bon sens*, comme la plupart des ouvrages du baron d'Holbach, contient souvent des déclamations, mais il voit juste parfois, et exprime çà et là en termes heureux certaines vérités. Nous sommes loin, assurément, de l'approuver dans tout ce qu'il renferme, mais il est telle page que tout homme de sens, affranchi de la routine, approuvera s'il est de bonne foi. Ce livre, comme tous ceux du même auteur qui l'avaient précédé, comme ceux qui le suivirent, le *Système social* et la *Morale universelle*, fut condamné par le parlement à être brûlé par la main du bourreau. Ces différents ouvrages, envoyés secrètement par le baron d'Holbach en Hollande, furent imprimés chez Michel Rey, à qui Naigeon les faisait passer par une voie sûre, et parurent successivement en France sans que ses amis et ses nombreux convives se doutassent qu'il en fut l'auteur. Les convives étaient pourtant Helvétius, Diderot, d'Alembert, Raynal, Grimm, Buffon, Marmontel, Rousseau et cet abbé Galiani qui, en faisant allusion à la somptuosité de sa table, appelait d'Holbach le *premier maître d'hôtel de la philosophie*. L'auteur entendit plus d'une fois ces illustres personnages critiquer ses œuvres assez vivement en sa présence; «Grimm, principalement, le jugeant avec sévérité, ajoutait qu'il ne leur trouvait d'autre danger que l'ennui.» Ce jugement a été reproduit avec une sorte d'emphase par des critiques tous les critiques et commentateurs de cet audacieux apôtre de l'athéisme. Une vaste érudition dans les sciences naturelles le servait dans ses travaux, et si son style est trop souvent lourd, prolixe et pédantesque, on ne peut nier qu'il n'y ait çà et là dans ses livres de belles pages et de nobles pensées. On s'empresse, il est vrai, d'ajouter que le baron eut un auxiliaire précieux dans Diderot, qui lui prêtait volontiers son imagination et jusqu'à sa plume. Enfin, après avoir critiqué les écrits avec passion, il était aisé de prévoir qu'on attaquerait avec fureur l'écrivain lui-même. L'homme qui établissait une morale et une politique indépendantes de tout système religieux, et qui fondait sur cette politique le droit public des nations et la prospérité des empires, apparut à beaucoup de personnes comme une sorte de monstre chargé de tous les vices et capable de tous les crimes. Il est pourtant bien prouvé, et les critiques sérieux que n'égare point l'esprit d'intolérance le reconnaissent franchement, il est prouvé que le baron d'Holbach fut, ses opinions religieuses mises à part, un homme fort estimable. On a vanté sa bienfaisance, et Mme Geoffrin disait de lui: «Je n'ai jamais vu d'homme plus simplement simple.» C'est son caractère, parait-il, que Jean-Jacques Rousseau, dans sa *Nouvelle Héloïse*, a voulu représenter sous les traits de Wolmar; c'est de lui que Julie écrit à Saint-Preux: «Il fait le bien sans espoir de récompense; il est plus vertueux, plus désintéressé que nous.»

Le plus cité des ouvrages du baron d'Holbach est le *Système de la nature*; le plus répandu est le *Bon sens*, dont les éditions se propagent autrefois à l'infini, et que l'on imprime et distribue encore aujourd'hui, mais sous le manteau, avec le nom du curé Meslier, qui sert d'appât à la curiosité des apprentis athées. Le *Bon sens* du curé Meslier, dont beaucoup de gens s'entretenaient encore, mais que peu de personnes ont tenu entre leurs mains, se débite principalement à l'étranger, et il est telle maison de librairie qui, de Paris, en expédie chaque année un assez grand nombre dans les deux mondes. L'*Extrait des sentiments de Jean Meslier*, dû à Voltaire, en forme le complément.

Cet ouvrage a été également attribué à Naigeon, au fameux Dulauren, auteur du *Compte Matthieu*, à Boulanger et à Voltaire lui-même. Le vulgaire, qui prend si facilement les choses comme on les lui donne, est tombé dans le piège qui lui était tendu. Pour la majorité des lecteurs, le *Bon sens* ou *Testament du curé Meslier* serait véritablement l'œuvre d'un curé de village de la Champagne, qui, en mourant, d'mande pardon à ses paroissiens des impostures qu'il leur a enseignées et auxquelles il n'a pas eu le courage de renoncer son vivant. L'épigraphie de ce *Testament* serait: *Ouvrage qui prouve que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois ne font pas cent bêtes*. Quoiqu'il en soit de cette explication, nous renvoyons pour plus de détails, dans ce dictionnaire au mot MESLIER (Jean).

Bon sens (L.), pamphlet par Thomas Paine. Cet admirable pamphlet, à la rédaction duquel on croit généralement que Franklin a participé, fut publié au mois de février 1776. Les Américains, dans un engagement à Bunker's-Hill, venaient de vaincre une première fois les Anglais; et cependant, ils hésitaient à se séparer de la métropole, avec laquelle ils espéraient encore un accommodement. Ce fut Thomas Paine qui, dans son fameux *Bon sens*, donna une voix énergique aux sentiments qui animaient tous les cœurs, et prononça le premier les mots de séparation et d'indépendance. Il fit comprendre, dans ces quelques pages brûlantes de patriotisme, qu'une réconciliation entre l'Angleterre et l'Amérique était désormais impossible, et qu'il fallait, ou se déclarer nation indépendante, ou s'avouer rebelles. L'effet de ce pamphlet fut prodigieux: cent mille exemplaires furent vendus en quelques jours, et ce fut l'étincelle qui alluma l'incendie dans la colonie. «Je vous envoie de New-York», écrivait John Adams à sa femme, le 18 février 1776, un pamphlet intitulé le *Bon sens*, et qui a été écrit pour combattre ces doctrines que nous regardons avec raison comme celles de la tyrannie et d'une injuste oppression. «L'édition originale du *Bon sens* fut publiée à Philadelphie par Robert Bell, un ancien compagnon de Thomas Paine, et malgré la vente extraordinaire de l'ouvrage, ce dernier se trouvait encore le débiteur de son éditeur, au plus fort de son succès, l'ouvrage s'étant vendu presque à prix coûtant. Quoi qu'il en fut, le parti révolutionnaire proclama que les doctrines politiques de Paine étaient les seules bonnes, et, le 4 juillet 1776, le congrès leur donna une solennelle sanction par la déclaration d'indépendance des Etats-Unis. L'auteur, naguère obscur, devint tout d'un coup célèbre, et comme son pamphlet avait été publié sous le voile de l'anonyme, il ne signa plus ses ouvrages qu'en faisant suivre son nom de ces mots: auteur du *Bon sens*.

Bon sens du peuple (L.). V. AVENIR NATIONAL, par M. Paul Féval.

Bon sens (ART DU), en espagnol *el Criterio*, ouvrage philosophique de Balmès, publié en 1845, traduit en français en 1850, sous le titre: *Art d'arriver au vrai*. C'est un traité de logique à la portée des jeunes esprits, une philosophie appropriée aux besoins des gens du monde. Balmès y trace des règles pour diriger la conduite, les croyances, les jugements. L'ouvrage se divise en vingt-deux chapitres, qui traitent successivement de l'attention, des diverses espèces d'impossibilités, des connaissances acquises par le témoignage immédiat des sens, des connaissances acquises médiatement au moyen des sens, de l'accord de la logique avec la charité, de l'autorité humaine, de la perception, du jugement, du raisonnement, de l'enseignement, de l'invention, de l'influence du cœur et de l'imagination sur la raison, de la philosophie de l'histoire, de la religion et de l'entendement pratique.

L'auteur commence par définir l'*Art du bon sens* l'art de diriger son entendement par le chemin qui mène à la vérité. La vérité est la réalité des choses. Quelquefois la vérité ne nous est qu'imparfaitement connue; la réalité se présente alors, non telle qu'elle est, mais incomplète, augmentée ou changée. L'entendement qui possède une vérité tout entière est comme ces miroirs dans lesquels les objets sont représentés tels qu'ils sont en eux-mêmes. Pour bien penser, il faut d'abord savoir être attentif. Un esprit inattentif se trouve, pour ainsi parler, hors de chez lui; il ne voit point ce qu'on lui montre. L'attention multiplie les forces de l'esprit d'une manière incalculable: elle allonge les heures; par l'attention, l'homme augmente sans cesse son fonds d'idées; c'est à l'attention qu'il doit leur clarté, leur précision; il lui doit même les merveilles de la mémoire, car, en vertu de la permanence de l'attention, les idées se classent d'elles-mêmes dans le cerveau, avec ordre et méthode. L'attention n'est point la fixité d'un esprit qui se rive, pour ainsi dire, aux objets, mais une application calme et reposée qui permet que chaque chose ait son heure; elle nous laisse l'agilité nécessaire pour passer d'un travail à un autre travail. On peut ranger parmi les hommes distraits, non-seulement les étourdis, mais encore les esprits absorbés en eux-mêmes. Ceux-là se dissipent au dehors, ceux-ci se perdent au dedans d'eux-mêmes, dans les profondeurs ténébreuses de leurs rêveries. Notons que l'homme attentif est celui qui a le plus d'urbanité et de courtoisie. On blesse l'amour-propre de ceux que l'on n'écoute point; aussi donne-t-on le nom d'*attention* à un acte d'urbanité.

Sans l'attention, les actes de l'entendement manquent de direction. Mais quels sont ces actes? Ils peuvent se diviser en deux classes: les actes spéculatifs et les actes pratiques, de là une division naturelle de l'*Art du bon sens* en deux parties: la première consacrée à l'entendement spéculatif, la seconde à l'entendement pratique. La première question qui se pose à l'entendement dans l'ordre de la pure connaissance, est la question de possibilité et d'impossibilité. Balmès admet quatre sortes d'impossibilités; l'impossibilité métaphysique ou absolue, l'impossibilité physique ou naturelle, l'impossibilité morale ou ordinaire, et l'impossibilité de sens commun. L'impossibilité